



Pour citer cet article :

Leriché (Joseph), « Les Algériens parmi nous : abrégé des cahiers nord-africains parus de 1950 à 1958 », *ESNA. Cahiers Nord-Africains*, n°70, déc. 1958 ; extrait « Le cas particulier des jeunes isolés », pp. 135-143.



LES ALGÉRIENS PARMI NOUS

DIX ANS
DES CAHIERS
NORD-AFRICAINS

70

e. s. n. a

6, RUE BARYE • PARIS XVII^e

PUBLICATION BIMESTRIELLE

FÉDÉRATION FRANÇAISE
DES SOCIÉTÉS NÉO-PAÏENNES
de Stockholm
LAB. 00-01

L'enracinement familial

Il serait regrettable qu'une cohabitation non préparée aggravât l'isolement des familles nord-africaines et intensifiât les réactions raciales qui ne sont, hélas, pas rares. Aussi, tout en continuant à développer cet enseignement, estimons-nous indispensable de créer un immeuble de transition où nous pourrions garder les familles les moins évoluées, pendant une période de deux ans environ, avant de les reclasser définitivement dans la cité. Il s'agirait d'une sorte d'« anti-chambre », à la faveur de laquelle nous pourrions donner à ces familles les éléments d'adaptation suffisants pour qu'elles soient aussi semblables aux européennes que possible. Ensuite, elles prendraient leur pleine autonomie mais, cette fois-ci, armées pour en user au mieux.

Ne nous y trompons pas : ces efforts n'apportent pas la solution au problème de la migration familiale pas plus que les associations n'apportent la solution à la migration individuelle ; mais ils font intervenir, dans les mesures prises par les Pouvoirs publics et à côté d'elles (hébergement, rapatriements, etc...), un aspect humain, affectif, personnel, sans lequel il n'y a pas de dialogue profond possible.

Le cas particulier des jeunes isolés

Parmi la multitude et la complexité des problèmes matériels, moraux et sociaux que pose à la France la présence, sur son sol, d'une immigration nord-africaine d'isolés et de familles, le moment est venu de mettre en vedette ceux que fait naître un aspect nouveau de cette immigration, l'immigration de jeunes de moins de 20 ans. C'est une immigration d'isolés, certes — et combien ! — mais qui, vu l'âge des intéressés, est d'ordre pour le moins para-familial dans ses implications ainsi que par le mode d'action sociale qu'elle requiert. Car l'essentiel de cette action doit tendre à suppléer, auprès de ces jeunes, le milieu familial absent. Il ne s'agit pas — ici moins que jamais — de proposer des recettes (qui n'existent pas) en guise de solution à ces angoissants problèmes. Il s'agit de poser ces problèmes sous leurs aspects nord-africains, encore trop ignorés. Il s'agit aussi, par là, de montrer à toute cette jeunesse qu'elle n'est pas vouée au désespoir — malgré les longues souffrances qui, sans doute, l'attendent encore — puisque des esprits et des volontés et des cœurs veulent la prendre en charge en France sans séparer ses problèmes de là-bas de ceux qui peuvent être les siens ici.

Partons de l'expérience : quelle est la situation de ces jeunes en France, quels sont leurs besoins et leurs aspirations ? Il n'est que de transcrire le texte de leurs lettres pour illustrer les uns et les autres non seulement sous leur aspect subjectif mais, par la concordance même que manifestent entre elles ces lettres, quant à la portée souvent plus large et véritablement objective de cette situation, de ces besoins, de ces aspirations (1).

(1) Lettres extraites du Cahier des E.S.N.A. n° 45, *Les jeunes Nord-Africains en France*, pp. 16 et suivantes. Tout ce paragraphe tire sa substance du même fascicule rédigé par le Bureau des Jeunes de l'A.M.A.N.A. (123, rue Pelleport, Paris - 20°).

CHAPITRE V

- Le jeune B... A., 16 ans et demi, est venu d'Algérie six mois avant la date de la lettre qui suit. Il espérait pouvoir entrer dans une école d'apprentissage. Il n'a pu être admis car il a dépassé l'âge requis. Il n'a d'ailleurs pas une instruction de base suffisante. Il repart pour l'Algérie :

... Mars 1955

Chère Madame,

Je vous remercie infiniment d'avoir été aimable de penser à moi. Pour moi, c'est fini l'apprentissage car aux vacances prochaines, je vais m'en aller en Algérie et je n'aurai plus l'espoir de revenir avant mes 18 ans.

Vous m'avez dit de suivre les cours du soir mais je ne veux pas les suivre. Je rentre à six heures le soir et il faut bien que je fasse mon manger et aussitôt je me couche. Ça ne vaut pas la peine de les suivre pour rien.

Au mois d'octobre dernier vous m'avez dit que je ne pouvais pas faire un apprentissage. Maintenant c'est fini. Je n'ai plus une seule espérance d'apprendre un métier. Et je m'en fiche car tout passe et s'efface. Il ne reste que des souvenirs.

Enfin pardonnez-moi ces lignes incorrectes. Mais espoir en Dieu que je me verrai dans une situation plus meilleure.

- Voici B... B., 18 ans, qui, venu une première fois en France, n'a pas trouvé de travail à Paris et a refusé une formation professionnelle accélérée dans le bâtiment. Il est retourné en Algérie et demande qu'on l'aide à revenir en Métropole.

... Mars 1955

Mademoiselle,

J'ai le plaisir de vous dire que j'ai reçu votre charmante lettre qui m'a fait grand plaisir dans mon cœur. Voilà, je vais répondre à vos questions :

- 1° Je ne fais rien exactement ;
- 2° Je suis sans travail, dans la misère, que je ne peux vous expliquer la misère d'être sans travail, sans aide, sans connaissance, sans personne, voilà !
- 3° Je ne suis pas venu vous voir parce que je n'ai jamais espéré de travailler en France. J'avais cru ici mieux que là-bas ; mais maintenant je sais que je me suis trompé ; là-bas tout au mieux on vous aide, on a de la chance, on vous donne du travail, tout au moins on vous encourage ; ici c'est différent.

Pour mon père je ne sais pas exactement où il est. Voilà ce que je demande : c'est de revenir en France essayer de gagner ma vie, de me faire une vie. Voyez-vous, je crois que je ne peux pas rester toute ma vie comme ça. Je dois me faire une vie comme tout le monde. C'est pour ça que je vous demande de m'aider. Faites votre possible car je ne connais personne d'autre. Voilà, je pose mon sort entre vos mains car je sais que vous m'aidez si vous le pouvez. Surtout j'ai une grande confiance envers vous.

Maintenant, je crois que vous savez ma vie. A vous de décider de mon sort. Pour moi vous êtes mon étoile en qui j'ai une grande confiance. Sachez ceci : si je reste encore ici, je vais faire ma vie en prison.

Excusez-moi de faire ces taches mais je n'ai pas d'argent pour acheter même une feuille de papier de 3 frs. Pour vous rendre la réponse il fallait que je vende ma chemise. J'ai vendu même mes vêtements pour manger un bout de pain à ... J'ai beaucoup à vous dire mais une autre fois.

- M..., 17 ans, auquel on conseille vivement de demander son rapatriement chez son grand-père dans un village d'Algérie répond avec force :

...Je ne retourne pas. Je suis un élève gentil. Je voudrais apprendre à lire mais seulement je n'ai pas de chambre pour moi. Je ne retourne pas en Algérie car je n'ai pas de parents, ni père ni mère et mon grand-père ne peut pas nourrir toute la famille.

Madame, S.V.P., laissez-nous dormir toi jusqu'à demain matin. Nous n'avons même pas d'argent pour venir. Il nous faut deux cent quatre vingts francs. Je vous jure : nous n'avons pas dix francs dans notre poche et encore, depuis le matin, on n'a mangé rien que le thé qu'on a bu chez vous. Je vous en prie de nous laisser dormir chez toi, même par terre S.V.P.

L'enracinement familial

Malheureusement sans domicile, Madame, s'il vous plaît il faut nous chercher une chambre, moi et mon ami S.V.P.

Il faut me répondre. Ne me parle pas avec ta bouche S.V.P. devant le monde S.V.P. à me répondre là-dessus. Il faut répondre oui ou non.

Quand vous trouverez une chambre, il faut nous écrire à notre adresse. On ne retourne pas à notre pays car nous sommes trop malheureux. On veut se marier en France.

J'ai l'honneur de vous faire savoir que je veux bien rester ici, chez vous, parce que je n'ai ni père ni mère. Répondez-moi, s'il vous plaît, pour loger et pour manger.

- Cette lettre d'un garçon de 20 ans.

Trouvez-moi un logement. Même une toute petite chambre. Je peux dire que je passe ma vie comme un misérable. Quand un arbre se déplace de place, les feuilles se fanent en tombant. Mais moi je viens auprès de vous : ni je ne serai malade ni je ne perds ma vie.

Au café j'habite avec trois frères et cousins un couloir. Les lits prennent toute la place. On ne peut pas mettre d'armoire. Seulement une place pour une petite table et deux chaises. On ne peut pas ouvrir la fenêtre car le patron l'a bloquée. Les vieux lits sont très mauvais. Il y a des punaises. En été on ne peut pas dormir. Il n'y a qu'un seul cabinet pour tout l'hôtel.

Je paie 4.000 frs par mois. Mes deux frères et mon cousin aussi 4.000 francs : chacun 4.000. Mon frère le plus vieux paie en plus le charbon pour le petit poêle : il gagne plus que nous. Moi je paie l'alcool pour faire la cuisine. Mon cousin il paie le bois.

Enfin je te donne des nouvelles de la famille. Ma mère toujours malade en Algérie. Ma petite sœur aussi. Les autres ça va bien.

- Un jeune M. H..., 20 ans, envoie chaque mois 10.000 francs à son père. Une seule fois, il n'a pas envoyé de mandat parce qu'il s'achète un costume. Son père lui envoie la lettre suivante :

Cher fils M. H...,

J'ai reçu la lettre que tu m'as écrite dernièrement et c'est une réponse qui a dû rester plus de deux mois en retard. Enfin je suis très content tout de même de te savoir en bonne santé. Nous autres, ici, nous allons tous bien.

Voilà, cher fils M. H., je vais te raconter une histoire d'un paysan qui a trouvé dans les champs un nid d'oiseaux. Le paysan se disait : je vais attacher les petits par les pieds jusqu'à ce qu'ils soient grands. Au bout de quelque temps, le père et la mère allaient revenir avec des insectes dans leur bec pour nourrir leurs petits oiseaux attachés. Lorsque les oiseaux furent grands le paysan se disait : maintenant je vais chercher le moyen d'attraper le père et la mère. Je vais les attacher et je donnerai la liberté à leurs petits pour voir si les petits oiseaux viendront à leur tour nourrir leur père et leur mère. Mais les petits, aussitôt libérés, ils ne sont plus revenus.

Donc, mon fils, l'histoire est finie. Continue. Nous prions toujours Dieu, matin et soir, ton père et ta mère, qu'il te donne le courage et la santé de ton père.

- La famille de M. K..., 18 ans, lui réclame de l'argent. M. K. est en France depuis trois mois. Il ne travaille que depuis un mois, malgré les efforts de tous déployés pour lui trouver de l'ouvrage dès son arrivée. Il est logé en hôtel — à la nuit, 400 francs. « L'ardoise » de l'hôtelier se monte à quelque 40.000 francs.

... Décembre 1954

Cher Frère,

Deux mots pour te faire savoir que nous sommes en bonne santé. J'espère que ma présente lettre vous trouvera de même.

Voilà. J'ai reçu ta lettre. Je l'ai lue et j'ai bien compris.

Sur le travail que tu m'as dit, ce n'est pas vrai parce que tu es un fainéant. C'est ta faute parce que tu ne travailles pas.

CHAPITRE V

Tout le monde travaille. Il faut travailler. Il faut laisser ta tête pour le travail, pour gagner ton pain comme tous tes camarades. Travaille comme S..., comme N...

Ils travaillent, eux, parce qu'ils sont des travailleurs. Ils envoient toujours de l'argent à leurs parents.

Mon Père qui est dégoûté par la lettre que tu lui as écrite parce que tu ne travailles pas, parce que tu es un fainéant, il t'a dit : tous tes camarades travaillent.

Il faut baisser la tête dans ton besoin. Et, ton travail, il ne faut pas le quitter. Quand tu ne travailles pas, tout le monde parle de toi. On dit : c'est un fainéant. Tous les gens d'ici nous demandent si tu envoies quelque argent parce que tu es parti depuis plus de trois mois.

Quand tu « bessain » (?) ta tête, tu peux envoyer de l'argent. C'est-à-dire quand tu ne quittes pas ta place, quand tu travailles, il ne faut pas chercher, il faut obéir à ton patron.

Vois-tu, tes camarades ils n'ont pas quitté leur place parce que ce sont des hommes. Ils voyagent en France pour travailler. S'ils ne sont pas mariés, ils vont se marier. Et s'ils n'ont pas de maison ils vont en avoir, c'est-à-dire qu'ils vont acheter une maison. Vois ton cousin B... : il a payé les dettes de son père de 500.000 francs parce qu'il partit avec cœur. Tandis que toi, tu travailles dans une place 15-20 jours et tu quittes ta place parce que tu n'es pas un homme. Sur les P.T.T., que tu as dit, si tu trouves il faut y rentrer. C'est une bonne place. Ici en Algérie on ne trouve pas de places pareilles comme les P.T.T.

A..., ton père, il a dit (de toi) : il est allé à Alger. Pour blaguer encore : il est allé en France pour se promener, il n'est pas allé pour travailler.

Rien à te dire en ce moment.

Il faut être un homme.

Que peut-on faire pour ces jeunes ? Trois problèmes se posent que nous étudierons dans l'ordre suivant : la mise au travail et la promotion professionnelle — le logement — la reconstitution autour d'eux, enfin, d'une ambiance familiale ou para-familiale ou, en tout cas, d'une ambiance d'amitié à leur endroit dans l'accueil et le loisir.

En ce qui concerne leur mise au travail et leur promotion professionnelle, il y a lieu de distinguer dès l'abord entre ceux qui ont un début de qualification professionnelle et ceux qui n'en ont pas. Pour les premiers, ceux qui présentent un minimum de qualification, il n'est d'autres problèmes que celui de leur intégration dans les usines ou les entreprises, les bureaux ou les ateliers. Une action d'information auprès des employeurs et de persuasion des cadres et de la maîtrise est à mettre en œuvre par tous les moyens en faveur de ces garçons. Ceux qui peuvent efficacement les épauler sont à rechercher partout pour que ces jeunes élèves ne relèvent pas des spécialistes des questions nord-africaines avec tout ce que cela pourrait avoir d'avantages et aussi, disons-le, d'inconvénients. Pour les autres, plus désarmés, il s'agit essentiellement d'apprentissage et de formation ou plus précisément de préformation professionnelle. Certains, plus favorisés, sont aptes à entrer de plain-pied dans les centres de formation professionnelle existants ou à entrer directement dans le monde du travail. D'autres

L'enracinement familial

ne sont, pour le moment, aptes ni à l'apprentissage, ni au travail. Ils ne connaissent pas le français. Ils n'ont jamais travaillé. Pour les premiers, il faut que les organisations françaises qu'ils rencontrent (organismes divers d'orientation professionnelle, services sociaux spécialisés ou non) accentuent leur effort et s'acharnent à leur trouver des solutions individuelles. Ils doivent pouvoir, un à un, être intégrés dans les ensembles et les réalisations professionnelles créées à l'usage de tous, mais à la condition de les aider très spécialement et d'obtenir pour chacun d'eux les assouplissements que réclame sa situation. Pour les seconds, un effort très spécialisé, soit individuel soit collectif, est indispensable si on veut qu'ils parviennent à un niveau moyen tel qu'ils puissent vivre de façon à peu près normale parmi nous. Sinon, il ne resterait à conseiller que le rapatriement. Mais les intéressés et leurs familles le refusent le plus souvent. Un parrainage professionnel — et c'est ici également le véritable mot — organisé et sur tous les plans peut seul sauver ces mineurs totalement inadaptés à la vie occidentale. L'organisation de base telle qu'elle existe actuellement en France en matière d'apprentissage, de formation professionnelle ou en matière de travail nécessiterait donc des adaptations et des améliorations en faveur de la jeunesse nord-africaine⁽¹⁾. Il faut donner une formation professionnelle au jeune Nord-Africain, dans le cadre d'une formation générale qui tienne compte du passé du jeune, du milieu de vie où il a évolué, de sa langue, de ses habitudes, de ses réactions, en fonction aussi de ses besoins matériels et culturels en France puisqu'il s'y trouve et qu'il va y vivre. Ces institutions devraient également prévoir l'ouverture de centres d'aide par le travail où les jeunes qui sont à la recherche d'un emploi et qui n'arrivent pas à en trouver fabriqueraient des objets utiles ; ils seraient rétribués et devraient recevoir, quelques heures par jour, une formation scolaire, civique et humaine correspondant à leur niveau.

Pour ce qui est du logement proprement dit, le jeune Nord-Africain, comme tout homme, aspire à un minimum de vie privée ; la chambre personnelle est sans doute pour lui le seul moyen de satisfaire ce légitime besoin. La vie en « chambre de bonne » ou en chambre d'hôtel est difficile et dangereuse, d'autant plus que les hôtels qui leur sont facilement ouverts ne leur procurent, hélas ! trop souvent, que des exemples de débauche, d'immoralité, d'alcoolisme et de trafics. Les adultes qui veulent rester honnêtes, malgré cette ambiance, éprouvent de grandes difficultés : comment les jeunes pourraient-ils résister ? Il faut donc pour ces jeunes, à défaut de vie de famille, mettre en œuvre toutes les formules sainement communautaires possibles :

- Plus précisément, les maisons pour jeunes européens doivent ouvrir plus largement leurs portes aux jeunes travailleurs algé-

(1) Voir ce que nous avons dit sur ce point aux pages 104 et suivantes ci-dessus.

riens. Il faudrait, pour cela, subventionner ces maisons et ce serait peut-être une des meilleures manières d'utiliser certains crédits spéciaux.

- Toutefois, ceux qui s'intéressent à la jeunesse savent bien que, si, pour loger les jeunes filles isolées, on trouve à peu près ce que l'on veut, on reste démuné pour loger les jeunes gens. A défaut de foyers de garçons plus nombreux il est donc urgent de monter quelques centres pour les jeunes travailleurs algériens à la condition que le passage n'y soit que provisoire et à la condition que l'on y introduise une certaine proportion de jeunes d'autres origines. Ces centres ne devraient pas dépasser 25 ou 30 locataires au maximum ; on pourrait s'inspirer pour leur création et leur fonctionnement de l'organisation des maisons communautaires d'étudiants. Les crédits dispensés par la caisse nationale de sécurité sociale par le biais des caisses d'allocations familiales pour l'hébergement des travailleurs nord-africains ne pourraient-ils être utilisés en partie pour la création et l'installation de ces centres (et des fonds des caisses d'allocations familiales et des crédits privés pour leur fonctionnement) lorsque ces centres ne seraient pas complètement rentables ? Pour ces petits foyers qu'il est de grande urgence de créer, il faut modifier le point de vue qui consiste à vouloir construire de toutes pièces : il faut acheter hôtels ou immeubles qu'il suffirait simplement d'aménager.
- Pour les jeunes isolés sans domicile et sans travail, il faudrait envisager la création d'un ou de plusieurs foyers d'accueil et de triage qui seraient le refuge indispensable de ces infortunés. Leur pauvreté vestimentaire, leur allure découragée, leur mine souffreteuse prouvent qu'ils ont besoin d'être retremés, soignés, encouragés avant de pouvoir tenter ou que l'on puisse tenter de mettre en œuvre à leur profit l'une ou l'autre possibilité d'embauche ou de logement proprement dit. De toutes façons, il ne faut plus continuer à accepter que ces adolescents, que ces jeunes gens, travailleurs ou non, vivent n'importe où ou soient mêlés aux adultes dans les centres d'accueil et les foyers d'hébergement.

Quant à l'accueil aux loisirs : le jeune nord-africain, en milieu patriarcal, passe trop brutalement de l'enfance à l'âge adulte. Les dures réalités économiques faites à la famille imposent en effet à celle-ci de tout mettre en commun pour subsister. L'enfant, dans ces conditions, doit, le plus vite possible, devenir un homme ; sa jeunesse est très souvent sacrifiée aux intérêts familiaux. En France il reste encore la victime des impératifs économiques et la famille, dans la mesure où elle a barre sur lui, ne lui laisse aucun répit : le petit vendeur de cacahuètes n'est-il pas le type de l'enfant exploité ? Pour ceux qui ont

L'enracinement familial

coupé les liens avec leurs parents, le manque de préparation, l'isolement et les caractéristiques des loisirs citadins de chez nous laissent ces jeunes gens sans défense et complètement démunis : le cinéma, le bal, le « bistrot », la rue sont les seules distractions ; ils en usent et en abusent. Quelques rares privilégiés trouvent dans le sport un heureux passe-temps ; encore manquent-ils souvent, dans ce domaine, de guides éclairés. Tout doit être mis en œuvre pour offrir à chacun de ces jeunes, au fur et à mesure de son épanouissement culturel, le loisir adapté à ses goûts. Il faut éviter à tout prix, au siècle des brassages internationaux de la jeunesse, que les Nord-Africains en France soient, pour leurs loisirs, repliés sur eux-mêmes et soient amenés à s'organiser en équipes et en groupes fermés. Le sport, le scoutisme, le camping, le ciné-club doivent être mis à la disposition des jeunes Algériens. Mais ils n'y viendront que si on les y invite fraternellement. Une intense propagande doit être faite auprès de tous les responsables de ces secteurs pour qu'ils acceptent, qu'ils recherchent même, les jeunes Algériens susceptibles de profiter de leur mouvement et de leurs activités. L'amitié française doit poursuivre son œuvre à propos et au delà du loisir proprement dit et en toutes occasions. Il n'y a pas lieu, semble-t-il, de préciser davantage. Autant le logement par exemple et la formation professionnelle exigent de l'argent, des plans d'envergure et des solutions d'ensemble, autant, pour les loisirs, cela paraît être une question de climat, de compréhension et d'amitié. La France est équipée, les jeunes nord-africains autant et plus que les adultes, désirent être traités en égaux. Il faut faire tomber les barrières.



Il reste aussi — chose toujours nécessaire et hautement souhaitable — qu'une action sociale individuelle ou familiale peut et doit s'exercer selon le principe que, si chaque jeune qui en est digne était pris en charge par un parrainage efficace, l'ensemble des problèmes, sans être résolu, se trouverait dans un climat de solutions tel que les problèmes perdraient de cette acuité tragique qui contribue tant à les rendre insolubles. Nous citerons ici, à titre d'exemple, un témoignage d'action de ce genre contenu dans la conclusion de la brochure des E.S.N.A. d'où nous avons extrait les lettres reproduites par nous en introduction de ce paragraphe :

Un jour de semaine de septembre 19... dans un coin de banlieue de L..., midi, notre famille se met à table... Coup de sonnette à la porte d'entrée. Quel est ce visiteur qui choisit si mal son moment ?...

N'étant pas encore assise, je me décide à faire le service de porte... avec un sourire. Un autre sourire, épanoui celui-là, répond au mien (très mitigé) : une bonne figure « d'Arabe », teint basané, yeux noirs brillants, multiples bouclettes luisantes, se penche vers moi dans l'entrebaillement de la porte : « moi ! travail jardin toi et je te donne 500 frs ! ». Cette phrase chantante, pour le moins inattendue, déclamée d'un ton persuasif, m'oblige à sourire. Le

CHAPITRE V

garçon est jeune encore, 19-20 ans et fait bonne impression... J'apprends que depuis 6 mois (ou 6 semaines ?) il cherche en vain du travail en France.

Après avoir consulté mon mari, je l'invite à entrer et à partager notre repas.

Il se sert maladroitement de son couvert, il semble hésitant et intimidé devant ce que nous considérons comme le minimum indispensable du confort à table. Diable ! L'adaptation aux mœurs européennes n'est pas encore faite, je crois. Il doit venir directement de lointaines montagnes du Constantinois, d'après ce qu'il m'a dit. Et, tandis qu'il déguste tant bien que mal son premier repas « à la française », nous essayons de voir, en famille, si ce frère algérien n'attend pas de nous autre chose que « l'aumône » que nous pensions d'abord lui offrir... en nature ou en argent.

Un appel s'élevant de la cuisine : « Mama ! » — car le lait bout et déborde — retourne absolument mon cœur de mère de famille nombreuse... et me voici décidée à prendre en charge ce nouveau « garçon ».

Nous essayons, mon mari et moi, de le faire découvrir par chacun de nos enfants (11 à 27 ans) car on est plus ou moins réticent...

L'après-midi même, je trouve à l'occuper à l'arrachage des pommes de terre dans les fermes avoisinantes. Mais notre quartier, lui non plus, n'est guère enthousiaste pour épauler mon « dépannage » ; les Nord-Africains y ont mauvaise presse... « Je suis bien naïve... il me jouera des tours... il faut se méfier... »

Pourtant il est devenu — contre vents et marées — notre protégé. Apprenant qu'il dort dans une cave humide au milieu de bouteilles cassées, nous nous décidons à l'installer provisoirement sur un lit de camp dans notre garage car, vu le nombre de nos enfants, la maison est pleine comme un œuf.

Hospitalité qui peut paraître bien mince ! Mais elle est tellement appréciée que nous nous apercevons, bien vite, que notre B... est envahissant. Un grand enfant... et sans la moindre malice — heureux tout simplement d'avoir retrouvé une famille. B... se promène dans la salle à manger, le salon, tourne les boutons de la radio, ajoute d'autorité quatre carrés de sucre dans son café au lait du matin..., se laisse vivre. Au grand scandale de la femme de ménage qui le regarde de travers...

Certains de mes enfants « pestent » aussi contre lui : il se sert sans vergogne des objets personnels de l'un ou de l'autre, sans même songer à les ranger. Je leur fais entrevoir que la véritable entr'aide ne va pas sans quelques ennuis pour nous. Mais, par ailleurs, doucement quoique fermement, j'entreprends de faire l'éducation de notre frère nord-africain. « Savoir vivre » d'abord ! A chaque remarque, je reçois en échange de délicieux « excuse-moi, Mama ! » toujours sur le joli ton de voix chantante du début.

B... a fini par trouver du travail dans une usine de T... Il s'agit d'endiguer un peu — si possible — la folie des dépenses inutiles, à la fin de chaque quinzaine de paie : « achète-toi une bonne paire de chaussures et non une montre... » — « ne fais pas de cadeaux de toutes sortes », car B... prodigue sans souci ses billets de 1.000 frs et de 5.000 frs. Il semble qu'il n'ait aucune idée de leur valeur. Education de l'argent ! Quelques mois plus tard, B... pouvait envoyer une quinzaine de milliers de francs patiemment mis de côté, à sa belle-mère, veuve avec de nombreux enfants à charge : « grande misère là-bas, pas de chemise pour aller à l'école... pas de pain ». Il peut maintenant se payer une chambre dans un café. Mais il revient volontiers chez nous car il n'aime guère l'ambiance de ce lieu, siège, à l'occasion, de bagarres et même, paraît-il, de beuveries.

Il est resté, lui, très attaché à la loi du Coran : jeûne du Ramadan, abstinence de toute boisson alcoolisée, de viande de porc. Nous respectons ses convictions et ses habitudes : excellente occasion de faire saisir à nos enfants la grandeur de celui qui met sa vie en accord avec ses convictions, sans respect humain.

L'histoire de nos derniers contacts avec B... est un peu plus triste : coup sur coup, deux accidents de travail dont une main blessée à l'usine par étourderie. Cela me donne l'occasion de lui rendre visite à l'hôpital. Je touche alors du doigt l'incompréhension de certains membres du personnel soignant. Trop souvent, pour certains d'entre eux, en effet, les Nord-Africains sont classés sous la même étiquette : gens peu intéressants, buveurs, malpropres, peu sérieux... Je proteste... grand étonnement quand B... s'avance, heureux de me retrouver et, souriant, m'embrasse en disant : « Bonjour, Maman ! ça va ? ».

Depuis, notre pauvre B... a été mis en congé-maladie et en observation : repos, piqûres — le docteur préconisait un départ en préventorium. C'est le mal qui,

L'enracinement familial

trop souvent, s'attaque à ces enfants des pays de soleil mal armés pour lutter ici contre la vie en usine, le froid et le changement complet de régime.

Par bonheur, après quatre mois, notre ami nous revient. Physiquement, en « forme » mieux équilibrée — il a fortement grossi. Moralement mûri. Un jour, il nous amène son demi-frère — d'un an ou deux plus jeune que lui. Nous ne reverrons pas souvent ce dernier cependant. Pour des raisons que nous ignorons, il n'a pas « accroché » chez nous. D'ailleurs, il semble beaucoup moins « nature » que B... A-t-il séjourné en ville — en Algérie ou en France — avant d'arriver dans notre région ? Il boit, parle fort et, en somme, paraît déjà avoir contracté de mauvaises habitudes. C'est dommage, car nous n'aurions pas demandé mieux que de l'aider aussi. Mais il n'est pas question de le contraindre.

B... nous annonce à présent que sa belle-mère veut venir, elle aussi, en Métropole, avec ses enfants : « Ici on trouve du travail et les petits pourront aller à l'école ». Nous faisons tout ce que nous pouvons pour le convaincre de dissuader les siens d'une telle décision. Mais que faire devant la pression de la faim... et le désir d'évolution ? B... sourit à nos raisons et réplique, toujours imperturbable : « Si, ici, très bien, là-bas, mauvais, rien à faire ».

Que dire encore ? Si l'on cherchait à raisonner l'expérience on pourrait peut-être avancer ceci :

- Il semble que tout ait assez bien « marché » parce que nous avons — par chance... et par hasard — rencontré un garçon encore exempt de certaines influences démoralisantes qui aigrissent ou corrompent.
- Il a fallu mettre beaucoup du sien, mais notre ami nous a fait confiance et a accepté de jouer les règles du jeu de l'hospitalité. Oserai-je aborder un problème très délicat qui risque de faire obstacle aux meilleures bonnes volontés ? Il y a, à la maison, en dehors des garçons, trois grandes jeunes filles bien formées plus notre dernière qui a 11 ans. Est-ce une question de bonne ambiance familiale, est-ce le fait que notre ami possède une saine retenue naturelle ? Peut-être les deux. J'affirme n'avoir pas eu à déplorer le moindre malentendu.
- Evidemment l'on est parti de très peu de chose du point de vue de l'adaptation de B... à la vie moderne. Quel progrès : matériel d'abord et, pensons-nous, intellectuel et éducatif ensuite. L'éducation de l'argent a été signalée plus haut. Celle du service désintéressé aussi. Il a fallu lutter pour empêcher B... de distribuer de menus cadeaux. Quitte même à le vexer sur le coup — mais nous lui en avons fourni les raisons ensuite — une de mes filles, infirmière (qui avait fait à B... des pansements lors de sa blessure à la main) a refusé catégoriquement la montre qu'il prétendait lui offrir. Je dois dire aussi que nous l'avons conquis à l'ambiance familiale — et je pense, distrait de ses soucis — en jouant avec lui aux dominos. Mais quelle fureur. Mes grands fils en étaient submergés : il aurait fallu jouer à jet continu.
- Le gros point noir a été d'abord le travail puis le logement et, enfin, l'instruction. Il a fallu beaucoup de combinaisons et de temps pour trouver le premier. L'on y est parvenu par relations. Le logement est mal résolu : B... a pu prendre une chambre dans un meublé nord-africain. Mais il ne s'y trouve pas bien car on lui ferait sentir qu'il est trop souvent avec des Métropolitains. Quant aux cours, il faudrait qu'une association existante le prenne vraiment en charge. Espérons que cela viendra.

En définitive, nous disons que cette expérience a été pour nous, source de joie et d'enrichissement. Au fond, c'est peut-être nous qui avons gagné au change. Mais, encore une fois, quelle chance que d'être bien « tombés ». Si c'était à refaire je pense que nous nous mettrions au service d'une organisation d'aide sociale à laquelle nous demanderions de nous envoyer non pas un garçon parfait évidemment mais un garçon sûr. En outre, si nos enfants n'avaient pas encore été à peu près complètement élevés, nous n'aurions pas pu accepter un garçon de cet âge. Nous aurions plutôt pris un petit enfant. Mais, petit ou grand, qu'importe. Quand il y a place pour 11, le 12^e peut venir par surcroît : s'il vient en ami, il est le bienvenu !